

# Timothy Keller

Des réponses inattendues aux  
plus grandes questions de la vie

# Rencontres avec Jésus

EDITIONS  
OURANIA

Timothy Keller

## Rencontres avec Jésus

---

Des réponses inattendues  
aux plus grandes questions  
de la vie

EDITIONS  
OURANIA

*Rencontres avec Jésus*

Titre original en anglais: *Encounters with Jesus. Unexpected Answers to Life's Biggest Questions.*

Published by the Penguin Group, Dutton.

Penguin Group (USA) LLC, 375 Hudson Street, New York, New York 10014.

Copyright © 2013 by Timothy Keller

© et édition française pour le monde à l'exclusion de l'Amérique du Nord:

Ourania, 2015

Case postale 128

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

E-mail: [info@ourania.ch](mailto:info@ourania.ch)

Internet: <http://www.ourania.ch>

Traduction: Marie Line Perrier Legris

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21

© 2007 Société Biblique de Genève

<http://www.universdelabible.net>

ISBN édition imprimée 978-2-940335-94-7

ISBN format epub 978-2-88913-589-9

Imprimé en Bulgarie par Pulsio.net

# Table des matières

---

Introduction .....	9
1. L'étudiant sceptique.....	19
2. L'initié et l'exclue .....	41
3. Les sœurs éplorées.....	61
4. Le festin de noces .....	79
5. La première chrétienne.....	103
6. L'ennemi redoutable .....	127
7. Les deux défenseurs.....	153
8. Le maître obéissant .....	175
9. A la droite du Père .....	199
10. Le courage de Marie .....	219
Remerciements.....	237
A propos de l'auteur .....	239

# 1. L'étudiant sceptique

---

La première rencontre sur laquelle j'aimerais me pencher est à la fois caractérisée par la subtilité et la puissance. Elle a eu lieu avec un étudiant sceptique et aborde peut-être les problèmes les plus fondamentaux de l'existence: «Où devrions-nous chercher des réponses aux grandes questions de la vie? Et où ne devrions-nous *pas* en chercher?» Elle parle à ceux qui sont sceptiques à propos du christianisme mais également aux chrétiens confrontés au scepticisme des personnes qui n'ont pas la foi.

Cette rencontre intervient juste après ce que l'on a appelé le «prologue», au début de l'Évangile de Jean. Aux yeux du philosophe français Luc Ferry<sup>1</sup>, ce prologue marque un tournant dans l'histoire de la pensée. Les Grecs croyaient qu'une structure rationnelle et morale existait dans l'univers, et ils appelaient *logos* cet «ordre de la nature». Pour eux, le sens de l'existence consistait à méditer et à comprendre cet ordre dans le monde, et une vie bien menée était une vie qui s'y était conformée. L'évangéliste leur emprunte délibérément le terme philosophique *logos* et l'applique à Jésus:

---

<sup>1</sup> Dans *Apprendre à vivre*, Plon, 2006.

Au commencement, la Parole existait déjà. La Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle il y avait la vie, et cette vie était la lumière des êtres humains. [...] Et la Parole s'est faite homme, elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité, et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique venu du Père.

Jean 1.1-4, 14

Cette déclaration avait l'effet d'un coup de tonnerre dans le monde de la philosophie antique. Tout comme les philosophes grecs et contrairement à bon nombre de nos contemporains, Jean affirme qu'il y a un *telos* – un but – à notre vie. Nous avons été faits pour quelque chose, dans une intention que nous devons reconnaître et honorer si nous voulons vivre bien, dans la liberté. Le monde n'est pas le simple produit de forces aveugles et aléatoires; son histoire ne correspond pas à une fable racontée par un idiot, à une frénétique cacophonie dépourvue de signification.

La Bible va plus loin encore en soulignant que le sens de la vie ne réside pas dans un principe ni dans une quelconque structure rationnelle abstraite mais dans une *personne*, un être humain qui a marché sur la terre. Comme le signale Luc Ferry, une telle déclaration relevait du «pur délire» aux yeux des philosophes. Néanmoins, elle a déclenché une révolution. Si le christianisme disait vrai, une vie bien menée ne consistait pas essentiellement dans la contemplation philosophique et les quêtes intellectuelles – définition qui excluait la plupart des gens – mais dans une

personne; et cette personne pouvait être rencontrée dans le cadre d'une relation accessible à tous, partout et indépendamment de leur arrière-plan.

---

Pour la Bible, le sens de la vie  
ne réside pas dans un principe  
ni dans une structure rationnelle abstraite  
mais dans une *personne*.

---

Pour nous montrer immédiatement comment cela fonctionne concrètement, Jean décrit Jésus en train d'interagir avec un groupe d'étudiants. À cette époque-là, il n'y avait pas d'université; si l'on voulait étudier, on s'attachait à un professeur. Il y avait beaucoup de maîtres spirituels, et beaucoup les suivaient et devenaient leurs élèves ou disciples. Le professeur le plus audacieux et le plus avant-gardiste du moment était peut-être Jean le baptiste. Il était très populaire et avait beaucoup d'adeptes dévoués. L'histoire a retenu le nom de certains d'entre eux: André, qui avait pour frère un dénommé Pierre, et Philippe, qui avait pour ami Nathanaël. Plusieurs croyaient déjà ce que leur maître enseignait à propos de la venue du Messie, celui qu'il appelait «l'Agneau de Dieu» (Jean 1.29). Néanmoins, il y avait aussi des sceptiques, et Nathanaël en faisait partie jusqu'à sa rencontre avec Jésus-Christ:

Le lendemain, Jésus décida de se rendre en Galilée. Il rencontra Philippe et lui dit: «Suis-moi.» Philippe était de Bethsaïda, la ville d'André et de Pierre.

Philippe rencontra Nathanaël et lui dit: «Nous avons trouvé celui que Moïse a décrit dans

la loi et dont les prophètes ont parlé: Jésus de Nazareth, fils de Joseph.»

Nathanaël lui dit: «Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth?»

Philippe lui répondit: «Viens et vois.»

Jésus vit Nathanaël s'approcher de lui et dit de lui: «Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a pas de ruse.»

«D'où me connais-tu?» lui dit Nathanaël.

Jésus lui répondit: «Avant que Philippe t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.»

Nathanaël répondit: «Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël.»

Jésus lui répondit: «Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois? Tu verras de plus grandes choses que celles-ci.» Il ajouta: «En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme.»

Jean 1.43-51

J'aimerais tout d'abord vous faire remarquer le problème de Nathanaël. Au mieux, on peut lui reprocher son snobisme intellectuel, au pire, son sectarisme. Quand Philippe vient lui dire: «Je voudrais que tu rencontres ce nouveau rabbin. Il a des réponses aux grandes questions de notre temps et il vient de Nazareth», il réplique avec dédain: «De Nazareth!?» Tous les habitants de Jérusalem regardaient de haut les Galiléens. Ce genre d'attitude est caractéristique de la race humaine: les membres d'une communauté en ont toujours méprisé d'autres, les trouvant indignes d'eux.

Et comment ceux qui sont méprisés réagissent-ils? Ils recherchent d'autres personnes qu'ils puissent à *leur*



*tour* mépriser. Et ainsi de suite. Même si Nathanaël ne venait en réalité pas de Jérusalem mais de la Galilée, il se sentait en droit de mépriser une localité telle que Nazareth, située dans une région jugée plus arriérée et plus primitive. Il y a toujours eu les gens bien, les gens convenables, les gens intelligents et (on le dit à voix basse) *les autres*. Et, pour bien signaler aux gens bien, convenables et intelligents qu'on est des leurs, on lève les yeux au ciel lorsque des personnes et des lieux peu fréquentables sont mentionnés.

Nous souhaitons que les autres nous pensent capables et intelligents et, souvent, nous cherchons à établir cette identité non pas en invoquant un argument fondé sur le respect et l'honnêteté mais en ayant recours au ridicule et au dédain. Les autres ne sont pas seulement dans l'erreur; on les juge à côté de la plaque, rétrogrades, atteints de nanisme intellectuel. Nathanaël ne parvenait pas à croire qu'une personne originaire d'un endroit comme Nazareth pouvait détenir les réponses aux grandes questions de son temps. «Tu me dis qu'il a les réponses et qu'il vient de Nazareth? Euh, je ne crois pas, non.» Et il lève les yeux au ciel: «Il vient de *là-bas*? *Vraiment?*»

Si c'est le genre de point de vue que vous avez sur la foi chrétienne – vous ou quelqu'un que vous connaissez –, ce n'est pas une surprise: nombre de nos contemporains affichent aujourd'hui face au christianisme la même réaction que Nathanaël. Si le christianisme venait de Nazareth à l'époque, c'est toujours le cas aujourd'hui. On aime lever les yeux au ciel en évoquant l'idée que l'on en a ou ses prétentions concernant Christ, son identité, ce qu'il a fait et ce qu'il peut faire

pour les hommes. Les gens qui savent, les gens conve-  
nables disent tous: «Le christianisme, je connais. J'ai  
grandi avec, je me suis bien vite rendu compte que ce  
n'était pas pour moi et j'ai pris ma décision.» Morale:  
Jésus vient toujours de Nazareth.

Si telle est votre attitude, j'ai deux remarques à  
faire, parce que je crois que vous êtes confronté(e) à  
deux problèmes.

Le premier problème, c'est que ce genre de mépris  
a toujours des conséquences fatales. Il annihile toute  
créativité et toute possibilité de résoudre les difficul-  
tés, sans mentionner tout espoir de relation. Dans un  
livre sur le mariage<sup>1</sup>, Tara Parker-Pope signale que  
les yeux levés au ciel constituent l'un des signaux  
avertisseurs indiquant qu'une relation est en grave  
danger. Les conseillers conjugaux guettent cette at-  
titude en raison du mépris envers l'autre dont elle té-  
moigne. La déception, les désaccords, la souffrance ou  
la frustration n'empêchent pas un mariage de réussir.  
En revanche, il ne peut pas survivre au rejet complet  
du conjoint; le mépris tue littéralement la relation.  
Prenons un exemple plus terre à terre. Supposez que  
vous ayez égaré vos clés. Après les avoir cherchées en  
vain dans tous les endroits où elles «pourraient» se  
trouver, vous devrez commencer à les chercher dans  
ceux où elles ne «peuvent pas» se trouver. Et, bien sûr,  
c'est là qu'elles sont. Il n'y a rien de plus fatal pour la sa-  
gesse et les bonnes relations que l'attitude consistant à  
rejeter d'emblée des idées ou des personnes.

---

<sup>1</sup> *For Better*, Vermilion, 2010.

---

Il n'y a rien de plus fatal  
pour la sagesse et les bonnes relations  
que l'attitude consistant à rejeter d'emblée  
des idées ou des personnes.

---

Le deuxième problème qui se pose à vous est plus important: en méprisant le christianisme, vous sciez probablement la branche maîtresse d'un bon nombre de vos valeurs fondamentales. Comme déjà signalé, il est à l'origine d'un des fondements d'une société paisible: l'idée que nous devons aimer nos ennemis, pas les tuer. Il y a une autre notion sur laquelle s'est construite la conscience contemporaine: chaque être humain est une créature faite à l'image de Dieu et a, par conséquent, une dignité et des droits, peu important ses talents, sa richesse, son ethnique ou son sexe. D'après Ferry, «sans cette valorisation typiquement chrétienne de la personne humaine, de l'individu comme tel, jamais la philosophie des droits de l'homme à laquelle nous sommes si attachés aujourd'hui n'aurait vu le jour».

Voici un autre point de vue qui est considéré comme un fait acquis aujourd'hui et qui vient de la Bible: la nécessité de s'occuper des pauvres. Dans l'Europe pré-chrétienne, à une époque où les moines propageaient le christianisme, toutes les élites estimaient absurde d'aimer des ennemis et de prendre soin des pauvres. Elles affirmaient que la société se décomposerait, parce que ce n'est pas la manière dont le monde fonctionne: ce sont les plus talentueux et les plus forts qui l'emportent, et le vainqueur rafle tout. Le fort mange le faible. Les pauvres sont nés pour souffrir. N'est-ce pas ainsi que le monde a toujours fonctionné? Cependant,

les enseignements du christianisme ont révolutionné l'Europe païenne en insistant sur la dignité de la personne, la primauté de l'amour – y compris à l'égard des ennemis – et la sollicitude envers les pauvres et les orphelins.

Peut-être vous dites-vous: «D'accord, le fait que ces idées sont venues de la Bible et de l'Eglise est un argument historique intéressant, mais je peux y adhérer sans adhérer au christianisme.» C'est peut-être vrai d'une certaine façon, mais je suggère que c'est une réponse qui manque de perspective.

Le livre de la Genèse nous montre à quoi pouvaient ressembler les civilisations avant la révélation biblique. Un élément qui saute aux yeux est le caractère très répandu du principe de primogéniture: le fils aîné héritait de toute la richesse, ce qui permettait à la famille de conserver son statut et sa place dans la société. Ainsi, le deuxième ou le troisième fils ne recevait rien ou seulement très peu. Or, chaque fois que Dieu désigne quelqu'un pour son œuvre, il choisit le plus jeune: Abel plutôt que Caïn, Isaac plutôt qu'Ismaël, Jacob plutôt qu'Esau, David plutôt qu'un de ses onze frères aînés. Encore et toujours, celui qu'il choisit n'est pas le premier-né; il n'est pas celui que la société attend et privilégie. Jamais celui qui vient de Jérusalem, pourrait-on dire, toujours celui de Nazareth.

D'après une autre tradition culturelle antique évoquée dans la Genèse, les femmes ayant donné naissance à beaucoup d'enfants étaient perçues à l'égal d'héroïnes. Une grande descendance était synonyme de succès économique, de garanties militaires et, bien sûr, de probabilités importantes que le nom de

la famille se perpétue. A l'inverse, la honte et la stigmatisation attendaient les épouses qui ne pouvaient pas avoir d'enfant. Or, chaque fois que Dieu fait d'une femme son instrument, il en choisit une qui est stérile et lui permet de devenir enceinte. Elle a beau être méprisée, il la choisit, elle, plutôt que celles qui sont aimées et bénies aux yeux du monde. C'est le cas avec Sara, la femme d'Abraham; Rebecca, la femme d'Isaac; Anne, la mère de Samuel; Elisabeth, la mère de Jean. Il accomplit toujours son œuvre à travers les hommes ou les garçons dont personne ne veut, les femmes ou les filles dont personne ne veut.

Peut-être vous dites-vous que cette partie du christianisme est vraiment chouette et inspirante: c'est bien que Dieu aime les mal-aimés. Peut-être vous dites-vous: «Je peux être d'accord avec cette partie de la Bible. En revanche, tous les éléments concernant la colère de Dieu, le sang de Christ et la résurrection du corps, je ne les accepte pas.» Or, ces composantes de la Bible – stimulantes et surnaturelles – sont essentielles, pas accessoires. Le cœur du message unique de la Bible, c'est que le Dieu transcendant et immortel est venu lui-même sur la terre et est devenu faible, exposé à la souffrance et à la mort. Il a fait tout ça pour nous, pour expier nos péchés, pour recevoir à notre place la punition que nous méritions. Si c'est vrai, il s'agit de l'acte de générosité, de sacrifice de soi et d'amour le plus stupéfiant et le plus radical que l'on puisse imaginer. Il ne saurait y avoir de fondement plus fort ni de motivation plus dynamique pour les concepts éthiques révolutionnaires chrétiens qui nous attirent. Ce qui a rendu l'éthique chrétienne unique, ce n'est pas le fait

que Jésus et les premiers chrétiens étaient des gens vraiment bien qui faisaient le bien pour que le monde soit un endroit bien où il fasse bon vivre. De telles idées n'ont paru pleines de sens que lorsqu'on a réussi à comprendre le message chrétien au sujet de la nature de la réalité suprême. Et ce message est résumé dans ce que la Bible appelle «l'Évangile».

Voici ce qui rend le christianisme vraiment différent de toutes les autres religions et formes de pensée: toutes les religions vous disent que, si vous voulez trouver Dieu, si vous voulez vous améliorer, si vous voulez élever votre conscience, si vous voulez communiquer avec le divin, quel qu'il soit, vous devez *faire* quelque chose. Vous devez rassembler vos forces, vous devez observer les règles, vous devez libérer votre esprit, pour ensuite remplir votre esprit, et vous ne devez pas vous contenter d'être dans la moyenne. Toute autre religion ou philosophie humaine dit que, si vous voulez rendre le monde meilleur ou voulez vous-même être meilleur(e), vous devez rassembler vos facultés et vos forces et vivre d'une manière bien définie.

Le christianisme dit exactement le contraire. Alors que toutes les religions et philosophies disent qu'il faut accomplir quelque chose pour pouvoir entrer en relation avec Dieu, le christianisme dit: «Non, Jésus-Christ est venu faire pour vous ce que vous ne pouviez pas faire vous-même.» Toute autre religion dit: «Voici les réponses aux grandes questions.» Le christianisme, lui, dit: «Jésus est la réponse à toutes ces questions.» De nombreux systèmes de pensée attirent les gens forts, ceux qui réussissent, parce qu'ils exploitent directement une de leurs convictions: si l'on est fort et

n'a pas peur des efforts, c'est la réussite assurée. Or, le christianisme ne s'adresse pas uniquement aux plus forts; il s'adresse à tous, et notamment à ceux qui reconnaissent que, dans les domaines qui comptent vraiment, ils sont faibles. Il s'adresse à ceux qui ont la force toute particulière d'admettre que leurs faiblesses ne sont pas superficielles, que leur cœur est caractérisé par un profond désordre et qu'ils sont incapables de se corriger eux-mêmes. Il s'adresse à ceux qui sont capables de voir qu'ils ont besoin d'un sauveur, qu'il fallait que Jésus-Christ meure sur la croix pour qu'ils puissent être en règle avec Dieu.

---

Le christianisme ne s'adresse pas uniquement  
aux plus forts; il s'adresse à tous.

---

Réfléchissez à ce que je viens d'écrire. C'est, au mieux, illogique, au pire, rebutant! Le vrai génie du christianisme, c'est qu'il ne dit *pas*: «Voici ce que vous devez faire pour trouver Dieu.» Ce qui fait le christianisme, c'est la venue de Dieu sur la terre, incarné en Jésus-Christ, mort sur la croix, pour vous trouver. Voilà quelle est la vérité radicale et unique qu'il a apportée au monde. Toutes ses autres idées révolutionnaires – le souci des faibles et des personnes dans le besoin, l'importance de vivre pour l'amour et le service plutôt que le pouvoir et le succès, l'amour disposé à aller jusqu'au sacrifice, même pour des ennemis – découlent de l'Évangile, c'est-à-dire du message affirmant qu'en raison de la profondeur de notre péché, Dieu est venu en la personne de Jésus-Christ pour faire ce qu'il nous était impossible de faire nous-mêmes: nous sauver.

# Rencontres avec Jésus

Timothy Keller

«Jésus aborde les grandes questions universelles, celles qui ont trait au sens de la vie: 'Quelle est la raison d'être du monde? Qu'est-ce qui n'y tourne pas rond? Qu'est-ce qui pourrait l'améliorer (si cela existe), et comment? Comment contribuer à un monde meilleur? Où chercher les réponses, pour commencer?' Voilà les grandes questions que tout le monde devrait se poser et que les sceptiques honnêtes sont particulièrement enclins à explorer. Chacun a sa petite idée sur les réponses à apporter à de telles interrogations. Essayer de vivre en les ignorant, c'est s'exposer au sentiment que l'existence n'a aucun sens. Personne ne peut vivre sans espoir, sans raison d'être, sans conviction que certains projets de vie valent plus la peine que d'autres.»

Né en 1950 en Pennsylvanie, Timothy Keller a poursuivi ses études à l'université de Bucknell, au Gordon-Conwell Theological Seminary et au Westminster Theological Seminary. Il a fondé l'église presbytérienne du Rédempteur (Redeemer Presbyterian Church) à Manhattan.

Dans *Rencontres avec Jésus*, il nous fait découvrir et redécouvrir dix récits des Evangiles dont il extrait de multiples pépites. De véritables rencontres dont l'impact est stimulant à la fois pour les croyants et pour les non-croyants.

CHF 7,50 / 6,90€

ISBN 978-2-940335-94-7



9 782940 335947

EDITIONS  
OURANIA